

dans de l'architecture qui ont peut-être fait moins « égyptien » à loger leurs maisons aux ventres de pauvres statues qu'ils n'ont continué le Nègre à la pendule du boulevard Saint-Denis... En tout cas le groupe d'artistes plus jeunes qui se réunit pour examiner ici l'avenir de l'art des arts avoue très carrément sa préférence pour l'école qui, à travers Viollet-le-Duc — ce géant à qui ne s'oppose dans l'histoire théorique de l'art que le seul Winckelmann, — à travers MM. Vaudremer, Genuys, de Baudot, etc., renoue la tradition d'une beauté et d'une civilisation non point exotiques, comme l'hellénisme (d'ailleurs si mal compris!), mais nationales.

Qu'on n'aille pas croire cependant à une fantaisie d'archéologues ! Nous n'ignorons pas que si le climat est demeuré avec ses nécessités, le sol avec ses ressources, les mœurs, elles, ont changé. Et c'est pourquoi l'art qui vient, au lieu de répéter ce passé, tout en s'élevant sur la même base, lutte souvent plus hardiment avec lui (tel le byzantin avec l'hellène) que ne l'a fait le carnaval démodé et pauvre du néo-classicisme.

Derrière les Wog, les Cornet, les Sorel, voici venir, outre des décorateurs comme MM. Boignard, Bondois, Lelée, Mlles Boguereau et Poittevin, outre des peintres sculpteurs comme M. Alliot, outre des sculpteurs-décorateurs tels MM. Séguin et Guérin, de plus purs architectes épris de cette métamorphose de l'art national ; je citerai au hasard avec Dupont, Hanbolt, Brunet, les Julien Polti (le frère du rédacteur de ces manifestes), les Pierre Paquet, les Léon Gaudibert, etc.

Et parce qu'en ces lignes s'exprimeront tant bien que mal une douzaine d'entre eux par la plume d'un autre des leurs, encore que « de lettres », — parce qu'ils relèvent, non sans ironie, l'épithète de *moyen-âgeux* jetée en juste effroi d'un retour offensif du Siècle XIII^e par le *philistin* et le *pompier*, les mêmes qui, naguère, sacraient *romantique* quiconque s'élevait de leurs platitudes (*Je suis né romantique...*), — parce que ces enfants terribles ont résolu d'être, sans merci, les « *treizièmes à table* » en troublant la curée des spéculateurs, lénons des beautés neuves, — ils signeront de ce nom, dont le balzacisme démodé est pour leur plaisir :

LES XIII.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

C'est fini. *Abbiamo noi direttori* ! MM. Stoumon et Calabresi ont été maintenus à leur poste de directeurs du théâtre de la Monnaie par un vote du Conclave municipal. Ils l'emportent à deux voix de majorité sur leurs compétiteurs

MM. Kufferath, le musicologue érudit, et Guidé, le remarquable hautboïste. La partie était chaude. On était allé jusqu'à faire intervenir la question politique, voire la question sociale. Si bien que cette affaire avait fini par passionner plutôt les politiciens que les artistes, MM. Kufferath et Guidé avaient pour eux les... socialistes, et MM. Stoumon et Calabresi les... doctrinaires: je n'invente rien. Les conservateurs auraient pu fêter ce succès comme une véritable victoire électorale. Sans doute le champagne aura-t-il coulé à la santé des directeurs renommés, pardonnez-moi ce méchant calembour; surtout que ce petit événement coïncidait avec le Lundi Perdu — le lundi qui suit le jour des Rois — jour de grandes libations au pays de Brabant, jour où les ouvriers palpent leurs étrennes et où les *baes* ou patrons d'estaminets offrent, en guise d'étrennes aussi, à leur soiffarde chalandise, du liquide à discrétion.

Aussi ce qu'on voit ce jour-là de pochards par les rues, principalement dans les faubourgs industriels de Cureghem et Molenbeck, et les quartiers populeux de la rue de Flandre et de la Marollie! Le lundi ordinaire est pour beaucoup de travailleurs et de gagne-petit, un second jour de chômage, un autre dimanche, mais ce lundi perdu est le lundi par excellence, le jour initial de l'année nouvelle.

Il aura surtout été perdu par MM. Kufferath et Guidé qui avaient offert cependant un programme bien alléchant à ces messieurs de la municipalité.

Peut-être même ces dignes administrateurs auront-ils trouvé le boniment trop artistique et de nature à effaroucher le gros public, c'est-à-dire ce monde moyen, médiocre, la masse enfin, sans l'appoint duquel il n'y a point d'entreprise théâtrale possible, en Belgique moins que partout ailleurs. D'autres « édiles » se sont méfiés, jugeant qu'on leur présentait, pour parler comme eux, plus de beurre que de pain.

Si les directeurs actuels avaient été évincés, pour eux ce n'eût été qu'un demi-mal. Dieu merci, ils ont fait une assez brillante carrière d'hommes de théâtre, pour pouvoir se reposer sur leurs lauriers et même sur des lauriers dorés. Mais un changement de direction impliquait presque fatalement l'éviction brutale de M. Philippe Flon, le jeune chef d'orchestre, qui a si magistralement conduit et préparé les représentations de *Tristan et Iseult*, des *Maîtres Chanteurs* et de *Fervaal*. Voilà ce qui préoccupait les artistes, du moins ceux des artistes qui se piquent d'un peu d'équité et qui respectent les situations acquises par le mérite et le travail. M. Flon est un *self made man*, et il eût été souverainement injuste de le déposer d'un emploi qu'il occupa à la satisfaction de tous les habitués de notre Opéra. Rien de plus légitime que la con-

currence, mais encore ne faut-il pas pousser l'arrivisme jusqu'à des batailles de chiens se disputant la curée.

La question de la direction de la Monnaie est tranchée. Quand cette chronique paraîtra, notre Magistrat — comme on disait autrefois — aura sans doute pourvu à la direction du Parc. De ce côté aussi les compétitions sont ardentes. Les paris sont ouverts. Ici, de nouveau, on fait intervenir, bien provincialement, les opinions politiques. L'un des postulants serait même allé jusqu'à se recommander de la protection de... l'archevêque de Malines et aurait pris l'engagement de ne jouer que des pièces *morales*. Des pièces soumises à l'approbation épiscopale, alors ! Les lettrés font des vœux pour le succès de M. Munié qui, à défaut de pièces orthodoxes et de berquinades, nous a du moins fait connaître, sur la scène du Molière, quelques-unes des meilleures comédies de Donnay, Brieux, de Curel, Hermant, etc., et qui compte bien ne pas en rester là !

Tandis que les habitués de notre Opéra se demandaient qui l'emporterait des deux horribles jouisseurs et exploiters du pauvre peuple, ou des deux favoris du prolétariat, avaient lieu les premières de *Haensel et Gretel*, le délicieux conte lyrique échappé de l'Allemagne des frères Grimm et du *Cor Enchanté de l'Enfant*.

Quel contraste entre cette fantaisie candide et bénigne, et les luttes qui se livraient autour de notre première scène ! Mais la Monnaie n'était-elle pas un château-gâteau dont Haensel-Kufferath et Guidé-Gretel s'avisèrent de vouloir déloger l'ogresse, la Fée Grignote, Stoumon-Calabrésini ?

Vous avez sans doute entendu à Paris l'œuvre charmante de Humperdinck. Les deux premiers actes s'apparentent aux suggestives scènes d'enfants de Robert Schumann. J'aime moins les deux derniers tableaux. Pour rendre ce mélange de diablerie et de goinfrerie, il aurait fallu, en musique, une sorte de Breughel le Drôle ou d'Enfer, la verve à la fois troublante et sensuelle du peintre des *Gras et des Maigres*.

Ici, *Haensel et Gretel* a été interprété à ravir par Mme Landouzy, une Gretel potelée et boulotte justifiant les convoitises de la fée Grignote, et Mme Maubourg, un Haensel dégourdi, détaché, dirait-on, d'un album d'Oberlaender ou d'une vignette infantile des *Fliegende Blätter*.

Ce gentil couple m'a rappelé mainte nouvelle d'un fervent des intimismes et des imaginations d'Allemagne, traducteur des frères Grimm, le conteur Louis Delattre. Je le suis dès ses débuts, c'est-à-dire depuis ses *Croquis d'Ecolier*, des prosettes savoureuses, qu'il écrivit en effet sur les bancs du collège. A l'heure présente son bagage littéraire est considérable. Il a donné les *Contes de mon village*, les *Miroirs de jeunesse* et *Une*

Rose à la bouche. Son *Jeu des Petites Gens à leurs métiers*, qui paraîtra bientôt, en fait un frère spirituel du poète Max Elskamp. Louis Delattre a apporté une note bien personnelle dans la production des écrivains d'ici. Ses récits et ses impressions sont bien celles d'un petit paysan de l'Entre-Sambre-et-Meuse, butineur comme l'abeille, maraudeur et picoreur comme les moineaux francs, cachant une sensibilité exquise sous des dehors de gouaillerie et de goguenardise, ayant l'air, par instants, de se siffler lui-même pour s'ôter l'envie de pleurer, rencognant ses larmes dans un rictus de gavroche. Personne avant lui n'avait présenté cet alliage de candeur et de malice, de sentimentalité et de polissonnerie. Ses livres fleurent les herbages du matin et les fruits mûrissants. Où j'aime surtout Louis Delattre, c'est quand il s'occupe des pauvres gens et des petiots. Les *Bons Aouterons*, *l'Accordéon de l'Hôpital*, *la Vieille au Chien*, *la Mort de l'Enfant* et *Une rose à la Bouche* sont de petits chefs-d'œuvres marqués simplement et sans embarras, sans manifestes, au meilleur cachet de nos contrées si spéciales. Ce sont bien là des visions et des émotions d'ici. Delattre vous attendrit à la façon d'un jeune bourru-bienfaisant, et ses bourrades ne sont que de viriles caresses. Peu de récits m'ont plus insidieusement étreint les fibres amatives que cette *Rose à la Bouche*.

Il s'y agit d'un pauvre petit Marollien, Lovike de la rue de l'Épée, Lovike que l'on a guéri à l'hôpital d'une purulente affection des yeux, compliquée d'autres troubles.

Delattre, aujourd'hui docteur en médecine et qui fut longtemps interne, a dû peindre d'après nature ce croustillant et vivace bonhomme. Philosophe par nécessité, stoïcien de carrefour et de galetas, notre *mannequet* a supporté l'horrible mal et subi une douloureuse opération sans perdre un instant son bon rire, — un rire à la Delattre, à la fois moqueur et câlin — son rire de lutin agressif. Durant sa convalescence, Lovike devient le boute-en-train, le rayon de soleil, le favori, la coqueluche de la maison des larmes. Il se rend utile, supplée les infirmiers, amuse les patients amenés vers les opérateurs et, plus efficaces que le chloroforme et autres anesthésiques, son espièglerie, ses bons mots, ses charges, ses scurrilités, son répertoire essentiellement *brusseleer*, arrachent à ses compagnons de misère la conscience de leurs douleurs et les font marcher bravement aux tortures, aux supplices de salut. On le voit avec sa large bouche, ses oreilles en ailes de pigeons, ses yeux un peu rouges mais aux si cordiales prunelles, sa casquette de travers, son débraillé, ses déhanchements et ses jetés battus.

Avec Eugène Demolder, Henry Maubel, Hubert Krains et Sander Pierron, le romancier de cette si attachante *Bertbillé*

d'Halgeleer, Louis Delattre figure à la tête des écrivains en prose, romanciers ou essayistes, entre lesquels le jury officiel aura à choisir cette année le « grand prix » de littérature française. Non seulement Delattre est un de ceux qui ont le plus produit durant ces derniers cinq ans, mais il compte parmi les très rares écrivains nouveaux, qui affirment une personnalité et qui écrivent de l'inédit.

Cinq mille francs, octroyés tous les cinq ans à l'un ou l'autre romancier — les poètes sont hors concours, faut-il croire? — voilà tout ce que la Belgique a trouvé pour honorer la littérature d'ici.

A part cela, rien, rien, rien.

Les emplois pour lesquels les écrivains et les lettrés se trouvaient être les *right men* sont systématiquement conférés à des danseurs. Les rares sinécures (conservateurs de musées, bibliothécaires, etc.), ont été accordées à des poèteaux de cantates ou à des journalistes du parti au pouvoir.

Il y a quelques années, exceptionnellement, le ministre des Beaux-Arts et des Lettres était un homme d'éducation, d'intelligence et de certaine culture, M. Jules de Burlet, prenant conseil d'autres gens que des ronds-de-cuir, des cuistres de ses bureaux ou des vicaires de son arrondissement. Ainsi, désireux d'améliorer la situation des écrivains avait-il demandé à l'un d'eux un rapport sur les moyens les plus pratiques d'arriver à cette amélioration. Ce rapporteur d'occasion préconisa des missions d'études à l'étranger, mais avant tout, la création de chaires d'esthétique, d'histoire des Beaux-Arts et des Littératures dans les conservatoires de musique et les académies de peinture du pays. En instituant ces cours supérieurs le gouvernement aurait fait œuvre vraiment utile et même indispensable : d'une part il aurait procuré des positions honorables et suffisamment rétribuées à une trentaine d'écrivains au talent reconnu, et d'autre part il aurait remédié à l'ignorance crasse — même en ce qui concerne les sciences qui les touchent de plus près — de la généralité de nos rapins et de nos croque-notes, même de nos peintres et de nos musiciens arrivés. Ce projet valait donc la peine qu'on s'y arrêtât. M. de Burlet, je le répète, s'en déclarait partisan et il eût pris l'initiative de la réforme que celui-ci impliquait. Mais la maladie le força d'abandonner ses fonctions et quelque temps après il mourait, regretté des artistes qu'il avait toujours traités avec une urbanité et une déférence peu ministérielles.

A présent, comme j'ai déjà eu l'occasion de l'écrire, les Beaux-Arts et les Lettres ont pour ministre un grossier manufacturier ou un brasseur d'affaires, dont l'ignorance égale à malveillance et la goujaterie. L'un de ceux-ci, orateur aux

bévués et aux pataqués homériques, ne s'est-il pas avisé de déclarer un jour à quelqu'un qui attirait son attention sur la déplorable inintellectualité des broyeurs de couleurs et des aligneurs de triples croches — que l'ignorance et l'absence de culture littéraire chez ceux-ci étaient les sauvegardes, les garanties de leur talent. Et à l'appui de son dire, le personnage citait même le cas d'un de nos meilleurs paysagistes, lequel heureusement est, au contraire, un des cinquante (je crains même qu'il n'y en ait pas autant) peintres qui lisent autre chose que les articles de réclame consacrés à leurs produits.

Celui devant qui ce singulier ministre des Beaux-Arts exprimait cette opinion tintamaresque n'eut garde d'insister. Il eût sans doute rencontré plus de compréhension chez un infime vacher de l'arrondissement agricole qui a envoyé ce Béotien à notre assemblée législative.

Résignons-nous donc à voir longtemps encore des compositeurs de talent mettre leur musique sur des poèmes qu'on dirait avoir été confectionnés dans les prisons, et des peintres soi-disant symbolistes ignorer d'éblouissants chefs-d'œuvres littéraires où leur inspiration aurait été se renouveler et s'ennoblir !

Parmi les peintres qui font exception à la règle dont se réjouit notre ministre des Beaux-Arts, il en est un, M. Emile Claus qui expose à la Maison d'Art une série de toiles variées, se recommandant non seulement par un faire savoureux mais par une intensité de sentiment à laquelle je gagerais que ses lectures n'ont pas été étrangères. Il y a là du métier, du robuste métier de Flandre, mais quelque chose en plus, émanant d'un ami des poètes.

L'exposition du jeune cercle *Pour l'art*, qui vient de s'ouvrir, est vraiment remarquable et présente un copieux ensemble d'efforts curieux et de réalisations définitives. Je note d'Eugène Laermans un poignant *paysage*, une *Approche d'orage* pendant la moisson et une véhémence *Kermesse*, toutes toiles d'allure et de caractère, de couleur topique ; d'Alexandre Hannotiaux, de saisissantes évocation de Bruges, entre autres une *Cour de Vieil-Hospice* ; de Janssens des portraits, dont un de femme, très poussé, et des *intérieurs* à la couleur somptueuse et amortie ; d'un débutant, M. Baes, élève de Léon Frédéric, les *Trèfles*, superbe harmonie de couleur avec des mérites de style et d'agencement rappelant les qualités du maître ; d'Ottevaere des *paysages* symboliques à fontaines et à cygnes, qu'on dirait transposés des contes d'Henri de Régnier ; de Verhaeren, cousin du poète, de superbes *Natures mortes* ; enfin des toiles de Jolley, Hamesse, Coppens, Léon Dardenne, Fabry (un *Orphée*), Mme Lacroix, etc., etc.

Prosper Colmant a de nerveux croquis au crayon et des sanguines vibrant d'héroïsme et d'apparat; Vivandier, des paysages, très voulus, au crayon aussi; Ciamberlami des scènes décoratives et visionnaires, au dessin hiéراتique rappelant les compositions de Puvis de Chavannes.

Hector Theys a ressuscité cet art si flamand du vitrail; son *Prométhée* de couleur éblouissante, joaillée, rivaliserait avec les verrières du passé.

Quant à la sculpture, elle est représentée par l'*Abandon* d'Antoine Springael, un groupe pathétique où le modelé et la ligne sont préservés avec une vigueur sanguine malgré les proportions grandioses du morceau; et par *Vers la Sérénité*, un éphèbe d'une pureté et d'un charme épanoui qui l'apparentent aux antiques, dû à M. Victor Rousseau, un des plus beaux sculpteurs qui se sont imposés ici depuis Constantin Meunier et Jef Lambeaux.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Paul Mongré : *Sant'Ilario; Gedanken aus der Landschaft Zarathustras*, Leipzig, G. G. Naumann, M. 6. — REVUES : *Die Nation*, 15 janvier. — *Cosmopolis*, janvier. — *Neue Deutsche Rundschau*, janvier. — *Magazin für Litteratur*, 18 décembre. — *Die Zeit*. — *Blätter für die Kunst*, II vol.

Il est toujours fâcheux de s'exposer à être traité de vulgaire imitateur lorsque l'on dispose d'un certain nombre d'idées générales et d'un tour d'esprit particulier. M. Paul Mongré a tout fait pour mériter ce reproche. Il a réuni en volume un certain nombre d'aphorismes et de petits essais qu'il divise en chapitres et qu'il numérote comme s'il s'agissait d'une œuvre de Nietzsche, pour l'éditer enfin exactement dans le format et avec la typographie qu'avait choisies l'auteur de *Zarathustra*, en sorte que **Sant'Ilario** apparaît facilement comme un simple pastiche de la *Gaya Scienza*. Les pensées de M. Mongré, si l'on se sert d'une pareille unité pour les taxer, perdent beaucoup de leur valeur. Cela est fâcheux, car si nous y respirons l'atmosphère de Zarathustra, du paysage de Zarathustra, comme dit l'auteur, nous n'en avons pas moins à faire à un esprit curieux et chercheur qui vaut que l'on s'y arrête. Pourtant je demeure perplexe devant ces vagabondages intellectuels. Nietzsche ne fera-t-il école que par son manque de système? Est-ce vraiment utile de ne s'attacher qu'à la périphérie de ses conceptions, au lieu d'en rechercher le centre, n'a-t-il pas laissé inachevé un édifice qu'il faudrait compléter pierre par pierre, selon son plan? Au lieu de cela on voudrait imiter ses élans fougueux et l'on s'enivre au spectacle de ses silhouettes audacieuses dont il faudrait